

Le roman d'une jeune vierge



Du même auteur :

1 / *Aventure en Cochinchine*. Editions de l'Arabesque (1965. Epuisé).

2/ *ARATAYE*. Editions l'Harmattan.

3/ *Long fut le chemin*. Editions Ibis Rouge.

4/ *La Danse des E.N.I.* Editions EDILIVRE.

5/ *NEILUJ*. Editions EDILIVRE.

POESIE

6/ *Chuchotements dans les Feuillages*. Editions EDILIVRE.

Jean Henri Brenier

Le roman d'une jeune vierge

Roman érotique

Éditions APARIS – Edifree
75008 Paris – 2010

www.edifree.com

Editions APARIS – Edifree

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : infos@edifree.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2- 8121-5621-2

Dépôt légal : Octobre 2010

© Jean Henri Brenier

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable
de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

CHAPITRE 1

Je m'appelle Clémence. Depuis peu, j'ai fêté mon vingt et unième anniversaire. Sans faste. Maman m'a embrassée en me souhaitant « bon anniversaire, ma fille » et c'est tout. Que faire, ou dire, de plus, lorsque l'on n'a pas d'argent. Je dois stipuler que je vis chez mes parents, aux abords d'un petit village du Nord de la Drôme. Ma mère est une femme simple, s'occupant de sa maison et de sa fille. Mon père est décédé, il y a cinq ans et il y a environ un an, elle s'est mise en ménage avec un homme qui a amené à la maison, ses deux fils, un peu plus âgés que moi. Je n'aime pas trop le copain de ma mère, qui porte des regards un peu trop insistants à mon goût, sur mon anatomie. Il en est de même pour ses deux garçons qui ne sont pas du tout intéressants. Vantards et bringueurs, toujours avec les enfants de mon oncle, frère de mon père, ne valant guère mieux, peu enclins à travailler. Tous les trois sont toujours en train de dire des grossièretés ou des paroles désobligeantes sur les femmes.

Parfois, je ne peux éviter le père qui, avec plaisir, me donne une tape sur les fesses. Il fait cela devant ma mère. Mais comme m'a dit la pauvre femme, c'est

lui qui paye le loyer et elle m'a conseillé de rester et de fermer à clé ma chambre. Ce que je fais.

Il faut dire que je suis assez mal vêtue. Je n'ai que deux robes, genre blouses, un peu usagées, remontant à l'époque de mes dix huit ans, ainsi que deux culottes, assez sexy, l'une, en léger tissu, assez transparent, qui s'attache, de chaque côté des hanches, par deux petits rubans. Je l'aime beaucoup. La seconde est en coton blanc. Elle me va très bien, quoique je la trouve un peu exigüe, vu son âge. Depuis le temps où ma mère me l'a achetée, j'ai grossi. Elle me moule parfaitement les fesses et lorsque je me regarde dans la glace de mon armoire, je constate que les formes de mes grandes lèvres épousent parfaitement le tissu. Depuis l'achat de ces ensembles, mes seins se sont développés et tiennent assez mal dans les bonnets. Cela ne me dérange pas, puisque la plupart du temps, les ensembles reposent dans le fond d'un tiroir. Je dois avouer que, lorsque je suis à la maison, avec maman, ou lorsque je me réfugie dans ma chambre, je suis nue, sous une chemise de nuit. Ceci pour économiser mon linge, en vue d'une hypothétique entrevue avec un patron ou un chef du personnel. Je suis assez fière de ma poitrine. Mes seins ont la forme de poire et les mamelons se redressent, arrogants, vers le ciel. J'ai, également, la croupe bien formée, et c'est cela, qui doit aguicher les hommes, sans que je le veuille. Voilà, ce que je peux dire de mon anatomie.

J'ai une très bonne éducation, ainsi qu'une parfaite instruction. J'ai un DEUG de comptabilité et, en plus de la langue française, je parle, lis et écris couramment l'anglais et l'espagnol, ce qui ne m'empêche pas d'être confrontée avec la recherche

d'un emploi. Soit, je suis trop diplômée, soit je n'ai pas l'expérience voulue. Je suis parfois très découragée et m'enferme dans ma chambre pour pleurer. Je suis une jeune fille sérieuse qui partage ses loisirs entre la lecture et de longues promenades, avec maman, le long de la rivière. C'est, grâce à cette chère femme, que je suis, toujours, à regarder les petites annonces des journaux gratuits que l'on distribue quotidiennement dans les boîtes à lettres.

Les boîtes de nuit et les sorties en bandes ne m'intéressent pas, surtout avec les musiques modernes, genre rapp, qui me cassent les oreilles. Je suis plutôt musique rétro et opérettes et j'adore la diva Maria Callas.

Sexuellement, je suis pratiquement ignorante, sur les rapports entre homme et femme, et je ne cherche même pas à évoluer. Disons, que cela me fait un peu peur. Peut-être que, si un jour, j'ai vraiment confiance en un homme, je ferais le grand saut. Pour l'instant, vu les personnages qui m'entourent, ceci n'est pas prévu au programme.

Comme je l'ai déjà dit, je suis une jeune fille sérieuse, au caractère doux. Je n'élève jamais la voix, j'écoute ma mère, je sais qu'elle est de bons conseils pour moi, et qu'elle n'œuvre que pour mon bien.

Enfin, un point essentiel de mon anatomie dont je suis fier : Je suis vierge.

Mon seul souci est de trouver du travail. Cela me permettrait de sortir ma mère du pétrin dans lequel elle s'est mise en prenant, comme compagnon, un ivrogne invétéré. Oui, je veux trouver un bon travail et si cela se fait, je suis sûre, de me dévouer à l'entreprise. Mais, avec la forte crise économique qui

sévit, dans notre pays, trouver un emploi devient impossible. Le compagnon de ma mère vient de lui annoncer qu'il est, à son tour, au chômage et l'on peut dire que notre situation financière empire un peu plus chaque jour, surtout que ses allocations passent plutôt au café qu'à nourrir la maisonnée. Très souvent, il rentre le soir, complètement ivre, avale un bol de soupe et va se coucher en vociférant des paroles malsaines. Il y a deux soirs, ma mère et lui ont eu une violente altercation. Comme elle lui reprochait son état et de ne pas s'occuper de sa famille, il m'a regardée et a pointé son doigt vers moi. Prise de panique, je me suis enfuie dans ma chambre, mais j'ai pu entendre ses paroles et il disait :

– Dis, avec le cul qu'elle a, elle peut ramener l'argent à la maison, au lieu de se promener, à poil, dans sa chemise de nuit.

Ma mère, outrée, s'est réfugiée dans ma chambre et nous avons passé la moitié de la nuit à pleurer. Notre situation devient vraiment intenable et il est urgent que je trouve un emploi. Ce n'est pas les quelques heures de repassage que ma mère fait, dans le mois, qui vont arranger nos affaires.

Chaque semaine, maman et moi, un crayon à la main, examinons toutes les petites annonces des journaux spécialisés où les demandes d'emplois pullulent. Oui, il y en a de toutes sortes, mais aucune ne se rapporte à ma qualification. A la rigueur, je me suis fait une raison, et accepterait un poste de simple secrétaire. Mais voilà, il n'y a pas d'offre et si cela continue je vais postuler pour un emploi de femme de ménage. Chaque fois, je jette le journal par terre et cours me réfugier dans ma chambre où je pleure, me laissant aller, librement, à mon désarroi.

Que faire, mais que faire ? Nous vivons chichement, mangeant le midi, comme le soir, un bol de soupe. La viande a disparu de nos menus et je me promène tout le temps avec, pour tout vêtement, cette chemise de nuit, que je dois souvent laver le soir pour la remettre le lendemain. Parfois, comme pour me redonner espoir, j'ouvre le tiroir de la commode et en extrais mes sous-vêtements, en particulier ma petite culotte à ruban dont le voile est parsemé de minuscules fleurs. Je les contemple avant de les remettre à leur place, encore plus timorée qu'avant.

Je m'assois sur mon lit, les mains jointes, la tête baissée et je reste prostrée ainsi, pendant de longues minutes. Enfin, je me décide à me déshabiller et, toute nue, me dirige vers le lavabo ou tristement je lave mon linge, sachant que je dois le remettre le lendemain. Je ne prête même pas attention à mon corps lorsque je passe devant la glace, pourtant je sens bien que mes seins s'animent sous l'effet de ma marche, mais cela ne m'intéresse pas. D'ailleurs, rien ne m'intéresse.

Ce lundi matin, comme à mon habitude, ce premier jour de la semaine, je surveille, assise près de la fenêtre de la cuisine, la boîte aux lettres. Enfin, le préposé à la distribution de la publicité, et des journaux gratuits de petites annonces, apparaît au bout de la rue, allant, de maison en maison, en glissant, dans chaque boîte, des prospectus. C'est ce qu'il fait dans la nôtre, mais j'attends, un bon moment, qu'il disparaisse pour ouvrir notre porte d'entrée et traverser le jardinet allant jusqu'au portail où se trouvent, nichés dans le cube métallique, un nombre important de journaux et réclames. Je suis en chemise de nuit, mais heureusement, la rue est

déserte. J'ouvre rapidement la porte de la petite boîte, saisis toute la liasse de papier et reviens rapidement vers la maison. J'entre, referme la porte et me réfugie à la cuisine. Je fais le tri et mets de côté les deux journaux de petites annonces. Je les étale sur la table, prends une chaise et, avant de m'asseoir, ouvre le tiroir où se trouvent crayons et stylos à bille. Je feuillette rapidement la première revue, mais ne trouve rien d'intéressant, pourtant je m'attarde sur les offres d'emplois. Je constate que l'on demande, soit, des mécaniciens, maçons, charpentiers ou jardiniers. Je me vois mal postuler pour un tel emploi. Je laisse de côté ces feuilles et m'empare du journal suivant. Nerveusement, je cherche les offres d'emplois mais ne trouve que des ventes de voitures, caravanes, même des chiens sont à l'honneur. Les feuillets se succèdent et je ne trouve rien. Je me décourage et vais, comme les autres fois, jeter le journal à terre, lorsqu'une page glisse sur le sol. Je me baisse, la ramasse et parcours toutes les petites annonces qui s'étalent sous mes yeux. Brusquement, l'une d'elle éclate sous mon regard. Je rapproche même le papier de mon visage, tant je n'en reviens pas. Lentement, à voix haute, je la lis :

Cherche, jeune fille, 20-24 ans.

Pour secrétariat.

Téléphoner au journal, qui transmettra.

Je la relis une seconde, puis une troisième fois et je me mets à crier à l'adresse de ma mère.

– Maman, maman ! Il y a une petite annonce !

La brave femme accourt, tremblant d'émoi.

– Que dis-tu, Clémence ?

– Maman, il y a une petite annonce !

Fébrile, ma mère s'empare du journal, lit et relit à voix haute, les phrases magiques. Elle se tourne vers moi.

– Va vite te changer. Pendant ce temps, je cherche la carte téléphonique.

Je monte l'escalier, un peu folle, grisée par cette nouvelle, et sans précaution, pour aller plus vite, enlève la chemise en montant les marches. Je suis toute nue en entrant dans ma chambre. Je ne me douche pas, j'ouvre rapidement le tiroir de ma commode, prend sans choisir, culotte et soutien-gorge que j'enfile à toute vitesse, m'élançe vers l'armoire, récupère une de mes robes, que je mets, en redescendant l'escalier. Ma mère est à côté de la porte d'entrée, qu'elle a ouverte. Elle m'attend, la carte à la main et le journal où est inscrite l'annonce. Elle a pris soin d'encercler, à l'aide d'un crayon, d'un cercle rouge, le numéro de téléphone, afin que je le trouve rapidement. Elle sait que je suis émotive et que je peux chercher pendant des heures une chose que j'ai sous les yeux. Elle comprend, comme moi, d'ailleurs, que c'est la rapidité qui me fera gagner. Je ne suis pas la seule à vouloir un tel emploi. Je me saisis des objets qu'elle me tend, traverse à toute vitesse le jardin et, en courant, me dirige vers la cabine téléphonique se trouvant à l'autre bout de notre rue. Heureusement, elle n'est pas occupée. Prenant une grande respiration, je compose le numéro indiqué sur le journal. Une voix joviale et féminine me répond. Elle me rassure et, moins stressée, réponds calmement à la jeune femme. Je lui parle de la petite annonce, je décline mon nom, mon prénom, mon âge, mon adresse. J'indique que je ne bougerai pas de chez moi, de toute la journée, au cas où la personne

voudrait me contacter. Elle est très gentille avec moi et me dit qu'elle comprend mon intérêt pour ce poste, elle-même, étant embauchée depuis peu, au journal. Elle me promet de faire le nécessaire très, très, rapidement, me souhaite bon courage et raccroche. Je rentre à la maison avec le sentiment d'avoir enfin progressé dans ma jeune vie.

Je suis toute joyeuse, prend ma mère dans mes bras, la fait tourner. Elle rit aussi, mais redevient rapidement très sérieuse.

– Clémence, ne nous emballons pas. Il faut déjà préparer ton entrevue. Il faut que tu sois présentable. Tu ne connais pas la personne qui va être en face de toi. Sache qu'elle va écouter tes réponses à ses questions, mais qu'elle va t'examiner, pour savoir, aussi, à qui elle a à faire. Ta prestance, ton attitude, ta politesse, ton sourire, oui, n'oublie pas de sourire, il compte, pour une grande partie, dans ta réussite. Ne fait aucun geste brusque. Tu dois être sûre de toi, surtout, si c'est un homme qui est en face de toi. Avec ton instruction et les conseils que je viens de te donner, tu dois avoir ce poste. N'oublie pas, ma fille, c'est notre salut et j'espère qu'avec ce travail, tu pourras te sortir de cette maison où l'on te veut du mal.

Je la prends dans mes bras.

– C'est aussi pour toi, maman chérie. Je ne t'abandonne pas et crois-moi, je vais mettre toutes les chances de mon côté, pour réaliser notre vœu.

Je n'ose quitter la cuisine de peur de ne pas entendre la sonnerie du téléphone, aussi, je reste habillée, me promenant de long en large, pressant nerveusement mes mains, me mordillant les lèvres,

impatiente d'avoir un résultat. Ma mère me serre les mains et me fait assoir sur ses genoux, me prenant par les épaules en me dorlotant.

– Clémence, je t'en prie, calme-toi. Respire très fort, plusieurs fois pour chasser cette nervosité qui ne peut te faire que du mal. Dis-toi que tu as une très bonne instruction, une bonne éducation et que tu as toutes tes chances. Viens, je vais te faire une tisane qui te calmera.

J'attends toute la matinée, mais le téléphone reste muet. Je pleure, je commence à me désespérer. Je me dis que la place est prise et que nous allons, après quelques instants de joie, reprendre notre galère. Nous déjeunons de notre bol de soupe. L'ambiance est plutôt très triste. Parfois, une larme glisse sur une de mes joues. Je ne l'essuie même pas et j'ai envie de quitter la table et de m'enfuir dans ma chambre. L'après-midi se passe dans l'attente. Maman reste près de moi, pour m'encourager de ne pas abandonner. Elle me prodigue de bonnes paroles qui me font du bien, même, si elles ne me remontent pas le moral. Je ne sais que dire, je ne sais que penser. Je me lève, marche de long en large, me rassois, me relève. Je ne sais que faire et, par moment, commence à me dire que je n'ai plus rien à espérer. Je suis au bord de la crise de larmes, lorsque, soudain, la sonnerie stridente du téléphone me fait sursauter. Je bondis, prends le combiné à deux mains et en essayant d'avoir une voix posée, prononce le mot que j'ai en tête depuis le début de la matinée.

– Allô !

Une voix d'homme me répond. Quelle est douce, quelle est agréable. De suite, elle me met dans tous mes états. Je la trouve gaie, joviale, musicale. Enfin,

le genre de voix qui trouble, jusque dans ses entrailles, une jeune fille très naïve. C'est la première fois que je suis, au téléphone, en contact avec une telle voix. Si c'est celle de mon patron, je me dis que je ne saurai lui désobéir, tant elle m'émeut et j'essaie de cacher ce sentiment à ma mère. Il y a longtemps que j'ai perdu le souvenir de la voix de mon père, quand à celle de l'homme qui vit maintenant avec nous, elle est des plus déplaisante, rauque et, si l'image est très forte pour l'y apparenter, mal lavée. Je reviens rapidement sur terre. La voix me parle.

– Bonjour ! Je suis bien chez mademoiselle Clémence Tiroit.

– Bonjour ! Oui, monsieur.

– Je vous appelle pour l'annonce. Je vous fixe rendez-vous le 17 mai, chez moi. Cela vous convient ?

– Le 17, mais c'est demain !

– Exact. Vous y voyez un inconvénient.

– Non, non, non, pas du tout.

– Alors, disons, demain matin à neuf heures.

– Cela me convient et je serai à l'heure.

– Je l'espère.

– Puis-je venir avec maman ?

– Il n'y a pas de problème, jeune fille.

Ce, « jeune fille », me met, de suite, à l'aise.

– J'amène mes diplômes ?

– De préférences. A demain, 9 heures, mademoiselle.

Je vais raccrocher lorsque j'entends sa voix. Rapidement, je colle le combiné à mon oreille. Que j'aime cette voix, qu'elle est douce. Elle me charme, moi la petite fille innocente.

– J’ai horreur des jeunes filles en pantalon.

– Oui, monsieur.

Il raccroche. J’en fais autant. Toute tremblante, je regarde Maman.

– C’est pour demain matin, neuf heures ?

– Que t’a-t-il dit ?

– Il veut bien que tu m’accompagnes.

– Bon, mais je resterai en retrait. Je ne tiens pas à ce que ce monsieur, surtout s’il devient ton patron, pense que je veux m’immiscer dans tes affaires.

– Je comprends, mais, tu sais, ta présence me donnera plus d’assurance. Je dois apporter mes diplômes. Il m’a également signalé et j’ai senti, à sa voix, qu’il y prêtait une grande importance, qu’il n’aimait pas les jeunes filles en pantalon.

– C’est un homme de la vieille école. Tu dois mettre toutes les chances de ton côté. Dès ce soir, nous allons choisir ta robe, une culotte et un soutien gorge. Je repasserai ta robe et tu regarderas si tes sous-vêtements ne sont pas déchirés.

– Mais, Maman, je ne vais pas me déshabiller ?

– Je le sais très bien ma fille, mais tu sais, je tiens à ce que tu sois correcte, aussi bien en dessous qu’en dessus ta robe. Pour moi, cela a de l’importance. Je n’ose penser te voir, face à un homme, qui t’interroge pour un emploi et me dire, la bretelle de son soutien-gorge est mal cousue, elle peut se défaire à tout moment, il peut s’en apercevoir. Alors que va-t-il penser de ma fille ?

Je me réfugie dans ses bras, en lui murmurant.

– Que je t’aime ! Heureusement que tu es là !

Sur ces mots, nous sommes montées dans ma chambre et avons inspecté mon linge. Elle prend un de mes soutien-gorge pour renforcer une des bretelles qui est défaillante. Elle veut aussi raccommoder une de mes culottes qui a un trou. Elle prend ma robe, l'inspecte.

– Avant de la repasser, je vais renforcer les boutons. Tu seras parfaite, ma fille. Pendant que je me mets au travail, tu te douches et frotte bien. Les hommes aiment que les femmes aient un parfum agréable.

– Mais maman, je ne vais pas à une présentation pour convoler.

– Je le sais très bien, mais je sais qu'un homme n'aime pas qu'une femme sente mauvais. Et dis-toi bien que tu es rousse cuivre et que ce genre de femme à une sueur très forte.

Je rougis en me remémorant que, parfois, si je me laisse aller, et que je ne fais pas ma petite toilette, mon sexe dégage une odeur assez forte. Je décide donc de prendre une bonne douche et de m'intéresser de très près à mon sexe. Je me laverai également avant de partir, le lendemain.

Je me déshabille et me glisse sous la douche. Je prends soin de bien savonner tout mon corps, sans, bien sûr, ne pas oublier mon sexe. Tout en le savonnant, je me dis que chaque jour, je devrai m'occuper de mon intimité et bien me soigner. Je ne peux imaginer, qu'à un moment, mon patron puisse me demander de me laver, vu la forte odeur que je dégage. Je ferme le robinet, me sèche et me place devant la glace de l'armoire. J'inspecte mon corps, examine mes aisselles, pensant que peut-être je dois

m'épiler, les poils retenant toujours la sueur. Quoique, en tant que système pileux, je ne dois pas me plaindre, j'ai plus un duvet, aussi bien sous mes bras, que sur mon pubis, que des poils à proprement dire. J'en parlerai à maman. Le problème c'est que nous n'avons pas d'argent pour acheter une crème. Je suis devant la glace et mon regard se dirige vers mon sexe. En effet, mon duvet ne cache rien du tout et l'on voit très bien se dessiner ma fente. Je trouve mon sexe un peu rebondi. De chaque côté, les grandes lèvres semblent enflées, ce que je n'ai jamais remarqué. Je les examine, les touche et, à l'aide de doigts de chaque main, les écarte pour bien voir la fente qui prend naissance juste sous mon pubis et qui glisse jusqu'à ma vulve. La femme est drôlement faite, me suis-je dit. Je ne comprends pas très bien à quoi tout cela peut bien servir. Le seul emploi que je conçoive c'est qu'un sexe, sert à uriner. Maman ma bien expliqué qu'il servait aussi à faire l'amour, mais cette chose m'est complètement étrangère, et je lui ai demandé d'arrêter ses explications, entendant parfois les cris provenant de sa chambre et que je trouve bestiaux. Je suis toujours toute nue, lorsqu'elle frappe à ma porte. Je lui ouvre et referme derrière elle.

– Voilà ta robe, me dit-elle, en la posant sur une chaise. J'ai consolidé ton soutien-gorge et réparé le trou de ta culotte. Maintenant tu es correcte, et je ne me fais plus de soucis quant à ta tenue vestimentaire.

– Maman, est-ce que tu veux me sentir ?

– Pourquoi ma fille ? Tu sens bon.

J'ai peur des poils qui sont sous mes bras. Si je transpire, il va se dégager une odeur. J'aurais aimé m'épiler.

– Attends, j’ai une idée. Je reviens.

Elle n’en a que pour quelques minutes et je la vois réapparaître, un grand sourire fendant son visage, armé de la bombe à raser de son compagnon, d’un rasoir où elle a placé une lame neuve.

Elle m’entraîne à nouveau dans la salle de bain, me place devant la glace et me fait relever les bras. Elle éjecte une bonne quantité de mousse sous mes bras, frottant en l’étalant. Puis, délicatement, pour ne pas me blesser, passe la lame de rasoir. Sous son action, mes aisselles deviennent vierges et je me sens déjà mieux. Surtout je ne vais plus avoir la hantise de sentir mauvais et, soudain, même si je ne suis pas encore embauchée, je m’aperçois que je prends soin de mon corps. En fermant les yeux, je goûte cette voix suave qui, déjà, au téléphone, commence à m’ensorceler. Que m’arrive t-il ? Je n’ai jamais ressenti pareille chose. La nature a bien ses mystères, mais je me sens heureuse d’avoir, dès le lendemain, un entretien. Mon premier entretien et il ne tient qu’à moi de le réussir. Je sens que je dois l’obtenir et le réussir. Ma mère me quitte, me demandant de bien fermer ma porte. Je me couche, mais je n’ai pas envie de mettre ma chemise de nuit. Je veux dormir toute nue. Alors, je ferme les yeux et me plonge dans un sommeil bienfaiteur.

CHAPITRE 2

Je me réveille, le lendemain, sans, en fait m'être aperçue que j'ai dormi. Mes idées sont un peu floues. Est-ce que j'ai rêvé, ou, est-ce bien la réalité ? Soudain, je réalise que, dans quelques heures, j'ai un entretien d'embauche. Je bondis de mon lit et m'aperçois que je suis entièrement nue.

– « Que t'arrive t-il ma fille, tu dors nue, maintenant ? Il me semble que tu te dévergondes ».

– Je souris et file rapidement vers la salle de bain. En passant devant la glace, je jette un coup d'œil à mes seins. Ils sont dressés comme s'ils veulent participer à la fête.

– « Ma fille, ma fille, calme-toi ».

Je lève mes bras, écarte mes jambes et vais mettre plusieurs fois mes mains sur le sol. Ce petit exercice, remet mes idées en place et je ne m'occupe plus de ma poitrine, mais de la douche que je dois prendre avant de m'habiller. Le jet d'eau me fait du bien, je le laisse s'éclater sur mon dos et mes hanches, me retourne pour le présenter à mes mamelons qui réagissent d'une manière inopinée, ce qui me surprend et me trouble. Jamais, lors d'une douche, je

n'ai ressenti chose pareille. Je me laisse aller à profiter de la caresse de l'eau que je trouve agréable, puis, présente mon ventre et enfin en tremblant un peu, écarte mes jambes pour laisser glisser ce liquide généreux sur toute la surface de mon sexe. Pourquoi, est-ce aujourd'hui, que je me découvre ? D'habitude, je ne prête pas attention à mon corps. Je l'aime bien, je trouve que j'ai de beau seins, une croupe avenante, mais, de là à profiter d'un jet d'eau pour me procurer d'agréables sensations, dépasse un peu mon entendement. Je prends la savonnette et la passe plusieurs fois sur la fente. Je frotte et je frotte, espérant ainsi qu'aucune odeur ne persistera et que je ne me ferai pas remarquer dans ce sens lors de mon entretien. Ma douche terminée, lentement, me plaçant devant la glace, j'enfile mon soutien gorge. Je l'agrafe, mes seins semblent ne pas se faire à l'étroitesse des bonnets. J'essaie de m'arranger un peu, mais peine perdue. Heureusement, que je ne vais pas quitter ma robe. Je souris à cette idée en pensant que beaucoup de filles se retrouvent dans les mêmes conditions que moi. C'est au tour de ma culotte, un peu trop étroite, elle aussi, qui moule bien mes fesses, et oh ! Lorsque je regarde à l'emplacement de mon bas-ventre, je vois la forme proéminente de mon sexe. On frappe à la porte et ma mère se signale.

– J'avais peur que tu ne te sois pas réveillée.

Nous nous embrassons et elle me tend un petit flacon de parfum en me disant, avec un peu de tristesse dans la voix :

– Tiens, prends-le. C'est ton père qui me l'avait offert et je ne pensais pas qu'il servirait encore un jour.

– Mais, maman, je ne peux pas, cela te vient de papa.

– Prends-le, te dis-je, je suis sûre qu’il serait content que ce parfum te serve, pour ton entretien.

En disant cela elle débouche la petite bouteille, place un peu de parfum sur son doigt et le dépose des deux côtés de mon cou, humecte de nouveau son doigt et le glisse sous mes bonnets, puis parfume mes entrechusses. Elle regarde le bas de ma culotte.

– Elle aussi est un peu étroite, mais enfin ces parties de ton corps ne sont pas visibles.

– Heureusement, dis-je.

– Oui, heureusement.

– Viens, je t’aide à mettre ta robe. Tu dois encore déjeuner, et l’heure avance.

Elle arrange mon chemisier, et déboutonne les deux boutons du haut.

– Comme ceci, c’est mieux, tu es toujours correcte, sans faire guindée. Je souris en jetant un coup d’œil dans la glace. Ma mère cherche à tout faire pour me mettre à mon avantage et faire en sorte que je réussisse mon entretien.

– Ma robe est un peu courte, tu ne penses pas ?

– Tu es une jeune fille, pas une bigote.

A cette réflexion, nous éclatons de rire et rejoignons la cuisine, où, je prendis, à mon habitude, un grand bol de tisane.

Et nous voilà en route pour la demeure de mon futur patron. Maman n’en doute pas une seconde et elle me transmet son optimisme. C’est une grande maison bourgeoise, pas très loin de la cité où nous habitons. La maison est immense avec, au moins,

quarante pièces. Elle est plantée au milieu d'un grand parc dont les arbres sont plus que centenaires, vue leur taille. Nous nous présentons à un grand portail en fer forgé. Je sonne. Un gardien apparaît et je décline mon nom et prénom.

– Monsieur Jean vous attend, me dit-il, en ouvrant une petite porte encastrée dans la grande.

Il me montre le chemin, en me signalant qu'il téléphone, pour qu'une servante vienne à notre rencontre. Nous la retrouvons aux abords de la piscine. Elle nous fait une légère révérence en guise de salut. Nous la suivons jusqu'à l'arrière de la maison. Elle nous explique que, là, se trouvent les appartements de Monsieur Jean, ainsi que le service administratif et la comptabilité. Durant le parcours, nous rencontrons quelques membres du personnel. Tous nous saluent avec simplicité. Arrivé devant une porte où une plaque signale : bureau, elle frappe, ouvre et s'efface pour nous laisser entrer. Elle referme la porte derrière nous. Maman et moi, sommes maintenant, dans une grande pièce meublée à l'ancienne. Tout respire l'ordre et la propreté. Sur les murs, il y a de beaux tableaux, quelques céramiques sont installées sur des étagères, près d'une magnifique collection de Bouddhas. Dispersés sur une très belle moquette, quelques fauteuils et, dans un espace que je juge personnel, un grand bureau avec un fauteuil. Devant le bureau, un second fauteuil. De l'autre côté, une belle tenture masque, sans doute, une autre pièce.

Un homme s'avance à notre rencontre. Il s'incline devant ma mère et me tend la main. Une poignée franche me permet de juger la personne. Le sourire est d'une extrême douceur, qui, à la seconde, m'enjoue, mon cœur palpite et puis, je le regarde,

suis les conseils de ma mère. Mon Dieu, ces yeux perçants, d'un gris acier pratiquement insoutenable, semblent percer mon âme, pour connaître les moindres recoins de ma pensée. Il détourne son regard pour le reporter sur ma mère. Il lui désigne un fauteuil, assez en retrait du bureau. Elle s'y assoit gentiment. Il revient à moi, toujours souriant et me désigne le siège face à son bureau. Je suis très intimidée par son regard, mais cherche à ne pas trop le montrer. Lui, est très décontracté, et semble ne pas faire attention à ma timidité. Ses yeux me troublent et je me sens toute chose. Il se passe un phénomène curieux qui me transperce tout le corps.

– Comment vais-je pouvoir travailler dans un état pareil ? me suis-je dit.

– Asseyez-vous, me dit-il, d'une voix très douce, qui me fait sursauter.

Je lui obéis, posant timidement mes fesses sur le bord du fauteuil. Il gagne le sien et m'examine.

– Je vous en prie, me dit-il, toujours souriant, ne soyez pas si timide. Je ne mange pas les petites filles, même lorsqu'elles sont jolies.

Je rougis sous l'effet indirect du compliment.

– Asseyez-vous, franchement, dans ce fauteuil, votre dos bien calé contre le dossier et vos mains à plat sur les bras.

Je m'exécute et me sens déjà mieux.

Il continue mon éducation.

– Maintenant prenez une grande inspiration. Fermez les yeux et videz l'air qui est dans votre poitrine. Faites cela cinq fois.

Je lui obéis et bientôt je sens que tout mon corps se détend. Je ne me sens plus crispée et je peux le regarder. Très doucement, il me dit.

– C'est la première fois que vous avez un entretien particulier ?

– Oui, dis-je constatant que ma voix est toujours mal assurée. Je me cale bien au fond du fauteuil, mets, bien comme il me l'a indiqué, mes mains à plat. Enfin, je réponds sans hésiter à toutes ses questions et il semble satisfait. J'arrive à le regarder et, soudain, je m'aperçois que, durant l'entretien, préoccupé de placer mon dos contre le dossier et mes mains sur les bras du fauteuil, je n'ai pas fait attention à mes jambes, que j'ai laissées ouvertes. Il s'en est aperçu, également, et je le vois souvent lorgner entre mes cuisses. Ce sont de brefs coups d'œil qui me montrent cependant, qu'il aime se glisser sous ma robe. Que faire ? Voit-il ma culotte ? Est-ce que je dois brusquement fermer mes jambes et aussitôt créer un malaise entre nous, ce qui ne manquera pas d'écourter cet entretien, si bien commencé. Non, je ne peux pas me permettre ce genre de chose. J'ai trop besoin de cette place. Alors, je prends rapidement la décision de le laisser glisser son regard sous ma robe. Je me détends et m'aperçois, soudain, que cela ne me gêne pas du tout. La seule chose qui m'inquiète, c'est que je sens un liquide glisser hors de mon sexe et je me demande bien ce que cela peut-être. « Tu es vraiment ignare, ma fille ? », me suis-je dit, en me promettant d'inspecter ma culotte, dès notre retour, à la maison. Nous avons encore parlé pendant une heure. Ensuite il a clos l'entretien en me disant :

– Je suis très satisfait de vous, jeune fille, et je vous engage comme secrétaire particulière. Vous serez entièrement à mon service et vous ne recevrez vos ordres que de moi. Bien entendu, vous pouvez aller et venir comme il vous semble, côtoyer et entrer

en contact avec le personnel travaillant dans cette maison. Mais votre seule activité, sera de travailler en collaboration avec moi.

– Bien, monsieur.

– Je pense que nous devons parler salaire. Cela doit vous intéresser.

– Oui, monsieur.

– Pendant un mois vous serez à l’essai, non pas que je n’ai pas confiance en vos capacités, mais je vous laisse le choix au cas où ce travail ne vous plaise pas, ou que vous me trouviez, et, là, il sourit, en me regardant, trop méchant. Dans un mois, je vous signerai un contrat à durée indéterminée. Votre salaire, sera au départ de deux mille euros net. Je veux, entre nous, que tout soit clair, nous devons travailler avec une grande franchise. Je ne veux aucun tabou entre nous et là, je suis son regard qui vient caresser mes genoux.

Il poursuit :

– Toujours la vérité. Je tiens à ce qu’il n’y ait aucune gêne entre nous. Soyez décontractée, mettez-vous à l’aise, c’est ce qu’il y a de mieux à faire pour bien travailler.

– Oui, monsieur, répondis-je.

Nous nous levons, ma mère également. Il me serre la main.

– Donc, demain, à huit heures. Êtes-vous contente de votre entrevue ?

– Oui, monsieur.

En même temps, je pense à l’examen qu’il a fait à ma culotte. Il s’adresse à ma mère :

– Et vous, madame, êtes-vous satisfaite ?

– Je suis très contente, monsieur, surtout comme vous avez mise à l’aise Clémence. Je suis sûre qu’elle va écouter vos conseils et que, tous les deux, vous allez bien vous entendre. Merci, monsieur.

Avant de nous quitter, il me fit une remarque qui me ravit, et, ravit également maman.

– Votre robe vous va à merveille.

Toutes les deux, heureuses, nous regagnons notre maison en pensant que bientôt, très bientôt, notre cauchemar allait s’arrêter. En chemin, ma mère, toute joyeuse, me dit.

– Tu as fait bon effet ma chérie. Il faut que tu restes dans cette voie. Ne sois pas timide, ma fille. En somme, c’est ce qu’il t’a conseillé et je suis de son avis.

– Oui, maman, répondis-je en songeant aux regards que l’homme glissait sous ma robe.

Mais, bien entendu, j’évite de parler de cet épisode de mon entrevue.

Après notre repas, prétextant la fatigue provoquée par ce contact, je demande à ma mère de me reposer. Très compréhensive, la brave femme me permet de m’isoler dans ma chambre me disant qu’elle m’appellera pour notre souper.

Je me réfugie dans ma chambre et ouvre la fenêtre. Il fait très chaud et l’air est pratiquement irrespirable. La première chose que je fais et de quitter ma robe, puis mon soutien-gorge. J’hésite un instant à quitter ma culotte, de peur d’y trouver du sang. Enfin, je prends mon courage à deux mains, écarte mes jambes et tire sur le slip, pour regarder au bas, mais n’y décèle aucune trace rouge. Si bien que je la fais glisser le long de mes cuisses, la dégage de mes pieds

et me baisse pour la prendre. Je l'inspecte et examine le fond, couvert d'un liquide assez jaune qui commence à sécher. Je le sens, mais ce n'est pas désagréable. Alors je me dirige vers le lavabo, la savonne et la frotte vivement, puis la rince. Les traces ont disparu. Je l'étends sur le rebord de la fenêtre pour qu'elle sèche. Je fais couler de l'eau dans le bidet et m'installe dessus les jambes largement ouvertes. Avant de m'humecter le sexe, je passe deux doigts dessus. L'intérieur de la fente est bien mouillé et, en me caressant, je sens que du liquide recommence à couler. Je le recueille sur mes doigts, le sens, mais il n'a pratiquement pas d'odeur. Alors, je prends un savon et me lave. Ce rafraîchissement me fait du bien. Je m'essuie et m'allonge. Rapidement, je m'endors.

C'est maman qui vient frapper à ma porte. Je me lève pour lui ouvrir et me rallonge.

– Tu es fatiguée ?

– L'émotion, plus l'entrevue, m'ont anéantie. Cela ira mieux après une bonne nuit de sommeil.

– Je viens chercher le linge que tu dois porter demain. Je vais le vérifier et j'espère que cette robe lui plaira autant que celle d'aujourd'hui.

– Maman, voyons !

– C'est important de plaire, ma fille, surtout lorsqu'il y a, à la, clé deux mille euros. Je me sauve, je veux que tu sois à ton avantage demain.

Et elle disparaît. Je referme rapidement ma porte. Je me rassois sur mon lit pour réfléchir. Je tiens à savoir ce que mon patron a exactement vu. Je me lève, avise le fauteuil qui parfois me sert à me reposer ou, avant, à pleurer, le pousse pour le mettre en face

de l'armoire. Je vais chercher ma culotte qui a eu le temps de sécher, la mets, puis me glisse dans ma robe. Le siège est bien en face de la grande glace qui orne le meuble. Bien installée, j'écarte mes jambes, essayant de reprendre la position exacte que j'avais lors de mon entrevue. Puis je me mets à la place de mon patron et surtout, comme lui, plonge mon regard entre mes cuisses. Ce que je découvre me stupéfait. Au fond, tout au fond de mes cuisses, j'aperçois le petit triangle blanc, censé protéger mon intimité. Maintenant, je comprends exactement ce qu'il a sous entendu : « Je ne veux aucun tabou entre nous ».

La honte glisse en moi. Je n'ai plus envie de me regarder. Alors, je me lève et vais m'asseoir sur mon lit. Je réfléchis à la situation que, bêtement, j'ai créée. Que dois-je faire ? Refuser le travail qu'il vient de m'offrir, de peur de glisser dans une aventure déplaisante ou l'accepter, en me disant qu'après tout, à mon âge, je dois prendre certaines responsabilités et, surtout, certains risques. En plus, il n'est pour rien dans cette affaire, et je ne peux lui faire aucun reproche. Et puis, il y a ces deux mille euros de salaire. Ce n'est pas rien et même bien payé, pour une fille, qui commence à travailler, à, juste, vingt-et-un ans.

Donc, en fin de compte, après avoir bien pesé le pour et le contre, je me résous à jouer le jeu et de laisser ma timidité bien à l'abri, dans ma chambre. Ce qui signifie, que je vais travailler les jambes assez ouvertes pour qu'il puisse m'admirer. Ma mère frappe à ma porte, je lui ouvre et elle entre.

– Je t'apporte tes vêtements pour demain. Ils sont impeccables. Mets ta chemise de nuit, nous allons dîner. Un vrai festin. J'ai pu trouver quelques

tomates, des œufs, aussi j'ai fait une bonne salade. J'espère que tu tiendras le coup pour demain.

– Ne t'inquiète pas, tu sais que je mange très peu.

– Oui, mais, maintenant, tu travailles.

Je me couche et cherche à m'endormir, mais le sommeil ne vient pas. Je suis très excitée d'avoir obtenu ce travail. De plus, lorsque je ferme les yeux, je vois le regard de mon patron glisser entre mes cuisses et s'installer près de ma culotte. Cela me fait un drôle d'effet et je sens, imperceptiblement, un léger picotement au sommet de mon sexe ce qui se conclut, toujours, par l'évacuation de ce fameux liquide qui me trouble tant. J'écarte mes jambes, je le touche, je vais même jusqu'à l'étaler le long de ma fente et cela me fait du bien. Que de mystère dans le corps d'une femme. Des mystères que j'aimerais bien découvrir. Je ne peux, pour ce genre de chose, en parler à ma mère. Elle m'écouterait, sans doute, mais, après, que penserait-elle de moi ? Je préfère rester dans mon ignorance, aller à l'aveuglette, pour connaître mon corps. Les yeux fermés, à l'aide d'une de mes mains, je caressais mon bras. Je trouve cela agréable et je laisse glisser mes doigts en direction de mes seins. Je les parcours et ressens, soudain, un affermissement de ma peau. J'aime beaucoup et continue la caresse, allant taquiner mes bouts qui, à leur tour, réagissent d'une manière tout à fait imprévue. Bien sûr, lorsque je me douche sous l'effet du jet, je sens bien l'effet que cela provoque sur mon corps, mais là, il n'y a pas de jet, il n'y a que mes doigts et j'éprouve un réel bonheur. Je me découvre, mais n'ose aller trop vite, ne sachant où cela peut me mener. Pourtant, sans que je réfléchisse trop, ma main glisse vers mon ventre et les doigts caressent la légère

toison recouvrant mon pubis. On dirait de la soie et instinctivement, j'écarte d'avantage mes jambes et ma main s'engouffre à l'intérieur, laissant mes doigts connaître ma fente. Je monte, je descends et approuve la caresse en appuyant un peu plus sur le haut de mon intimité. Je suis toute mouillée et je regarde mes doigts ; Je constate qu'il n'y avait pas de sang. Rassurée, je me caresse de nouveau. Et puis exténuée, je me mets sur le côté et m'endors.

Le lendemain je mets la robe et les sous-vêtements qu'elle m'a préparés. Il faut que j'attende encore un mois pour pouvoir réorganiser ma garde-robe. Je n'ose demander une avance à mon patron. J'en parle à maman, mais, elle s'y oppose fortement.

– Ce n'est pas le premier jour de ton travail, que tu peux demander une avance. Non, Clémence, nous allons bien tenir encore un mois.

Maintenant je me sens plus d'assurance. Je vais, à pied, à mon travail. En marchant, je réfléchis à l'attitude à adopter. Vraiment cette histoire d'avoir innocemment écarté mes jambes, me turlupine. Bien sûr, j'ai décidé de jouer le jeu et je sais, qu'aujourd'hui, je ne peux que travailler, les jambes écartées. Sans cela, l'homme peut croire que je l'ai fait exprès pour obtenir la place. Cela lui donnera, une bien mauvaise image de ma personne. Et puis, après tout ce n'est qu'un tout petit morceau de tissu que je lui montre et cela ne peut, sans doute pas, prêter à conséquence. En arrivant devant la porte du bureau, je n'ai pas changé d'idée. Je travaillerai les jambes écartées.

Il m'accueille gentiment, me prend la main et, à ma grande surprise, m'attire vers lui et pose, sur mes

joues, deux baisers. Vite, je les lui rends pour ne pas lui montrer mon étonnement.

– Puisque nous allons travailler ensemble, il est préférable d’avoir un peu d’intimité, me dit-il. J’espère que ces baisers ne vous ont pas offusqué.

– Non, dis-je, pas le moins du monde.

J’essaie d’affermir ma voix, mais il sent, en moi, un certain émoi et cherche, par un sourire à me rassurer.

– J’ai fait remplacer le fauteuil d’hier par votre table de travail. Dessus, sont installés tous les éléments dont vous aurez besoin. Je l’ai fait placer en face du mien, ceci nous permettra de mieux communiquer. Veuillez-vous asseoir.

Je prends place dans un fauteuil très confortable. Je peux y reposer mon dos et mes avant-bras s’accommodent des repose-pieds placés de chaque côté..

Allez, détendez-vous et profitez du bien-être de ce siège.

C’est ce que je fais. Je m’aperçois, soudain, qu’il y a une barre qui traverse tout le bureau et qui se trouve à environ dix centimètres du sol. Un repose-pieds, en somme. Alors, j’y place mes pieds, en écartant mes jambes, comme je l’ai fait la veille. Le bas de ma robe me serre, aussi je défais les deux derniers boutons et, soudain, me sens une certaine liberté. Il s’aperçoit de mon geste, mais ne fait aucun commentaire.

– Êtes-vous bien installée ?

– Oui, je suis à l’aise.

– Je veux avant tout votre confort. Lorsque vous vous sentez fatiguée, vous me le dites et je vous laisserai quelques minutes de détente. A dix heures, nous ferons une pause, pour prendre une boisson

fraîche et nous reprendrons notre travail. A midi nous déjeunerons, en tête à tête, dans le patio. A quatorze heures, nous passerons au salon où vous me relirez le travail du matin.

Il n'en parle pas. Pourtant, je remarque que ma table de travail est légèrement surélevée par rapport à son bureau, ce qui lui donne une vue imprenable sur le dessous du mien. Je suis certaine qu'il l'a fait exprès et me réjouis d'avoir pris la décision adéquate pour travailler. Ainsi, je ne le déçois pas. C'est surtout cela que je désire. Ne pas décevoir mon patron, une chose essentielle à mes yeux. Et puis, s'il a envie de jeter un coup d'œil sur le fond de mes jambes, qu'il le fasse. Soudain, je me cale au fond du fauteuil, les mains serrant les bras, je ferme les yeux et me détends. Lorsque je rouvre les yeux, il me regarde en me souriant.

– A la bonne heure, je vois que vous prenez possession de votre siège. Cela me fait plaisir. Maintenant, nous pouvons travailler.

CHAPITRE 3

En effet, comme il vient de le dire, je prends possession de ce fauteuil, où je vais maintenant, pendant de longues heures, poser mes fesses et écartier mes jambes. En fait, j'ai le beau rôle, puisque je ne fais que taper sur un clavier les phrases qu'il me dicte. Lorsqu'il s'arrête, je relève la tête et je le vois en train de réfléchir, les yeux plongés sous ma table. Il ne s'attarde pas trop, retrouvant, vite, le fil de sa phrase. Parfois, je lui demande d'arrêter, n'ayant pas encore l'habitude de ce travail et il me fait un petit signe de la main, pour m'inviter à me détendre. Je cale mon dos sur le dossier, et, pendant quelques minutes, je respire longuement, les yeux fermés, les jambes, bien entendu, ouvertes, laissant, grâce au bas de ma robe, déboutonnée, et, dont les pans ont glissés, apparaître, haut, l'intérieur de mes cuisses. Il apprécie beaucoup. Je le vois à son sourire. Cela se produit deux fois avant la pause. Je le fais un peu avec intention, pour tester sa gentillesse. Et ça marche.

A dix heures, il se lève, s'approche de ma table et me tend la main. Je lui donne la mienne.

– Venez, me dit-il, je vais vous guider jusqu’au patio où l’on va nous servir un rafraîchissement. Aimez-vous les jus de fruit ?

Je lui répondis par l’affirmatif, oubliant de lui dire que, depuis la mort de mon père, je n’en connais plus le goût. Dans le patio, je me retrouve devant une table basse, cerné par un canapé et, en face, un fauteuil, le tout en rotin. De beaux cousins à grandes fleurs, les ornent, l’un comme l’autre. Il me fait signe de prendre place, tandis que lui, s’installe dans le fauteuil. Je ne me gêne pas, et, cale bien mon dos sur le dossier, et étale mes jambes, laissant aller librement les pans de ma robe, qui, décidément, ne veulent pas tenir sur mes genoux. Je ne cherche même pas à les relever, sachant que ce sera peine perdue et que cela attirera encore plus l’attention de mon patron. C’est la petite soubrette qui m’a accueillie le premier jour, qui nous sert. Elle nous fait une petite révérence.

– Merci, Nathalie, lui dit-il.

Elle lui adresse un sourire et disparaît. Je la trouve jolie et avenante. Tout en buvant notre jus, nous parlons travail et il me demande si je ne trouve pas trop monotone ce que je fais. Il comprend que, pour la première fois, je dois fatiguer et me dit de ne pas hésiter à le lui dire.

– Nous devons travailler, à un rythme régulier, et, non, nous tuer à la tâche.

Je souris et acquiesce en lui assurant que ce travail me plaît et que l’histoire qu’il me dicte est des plus prenante.

A dix heures trente, nous reprenons notre tâche et travaillons jusqu’à midi. Par deux fois, il me laisse me détendre et comme je l’ai déjà fait, je repose mon